

était bien. Cela valait un commentaire. Le philosophe s'en rendait compte et, bon philosophe, il n'était pas dépourvu de toute ressource dialectique. Il disait à peu près ceci. Evidemment, la ville était démolie et quarante mille personnes avaient péri. Mais, de ce fait, de cet ensemble de faits, résultait une bonne conséquence. Les morts avaient des héritiers; c'était fâcheux, pour les morts, d'être morts; mais les héritiers venaient augmenter agréablement leur fortune et tous les plaisirs que la fortune peut donner. Les maisons étaient détruites; quelle aubaine pour les maçons, gens peu riches et qui auraient à reconstruire tout cela! Les bêtes se nourriraient des cadavres qu'elles tiraient des décombres... Le philosophe, si bien soucieux de l'alimentation des animaux, ajoutait qu'on avait vu à Lisbonne, à Tétouan et à Méquinez l'effet nécessaire de causes nécessaires; il disait aussi que le mal particulier s'adonnait de contribuer au bien général... Voilà le discours que prêtait Voltaire à un philosophe optimiste qui se fût trouvé sur le lieu du désastre. Ensuite, il n'avait pas de peine à faire admettre que ce philosophe trop éloquent eût, là-bas, passé un mauvais quart d'heure.

Le poème sur le *Désastre de Lisbonne* se répandit et eut des contradicteurs. On vit bientôt paraître un *Poème sur le tremblement de terre de Constantinople, par un garçon perrier*. Le poète, si l'on peut dire, avait beau jeu; seulement, il n'avait pas de talent. Et son poème satirique ne vaut rien du tout.

Mais une réputation plus dangereuse et plus valable vint de l'homme qui était tout désigné pour l'écrire, Jean-Jacques Rousseau. Celui-ci était le tenant de la doctrine exactement opposée à celle de Voltaire. Le philosophe de la nature et du philosophe optimiste, il devait répondre à Voltaire et, en quelque sorte, excuser la nature d'avoir, avec un geste brusque, détruit Lisbonne, Tétouan et Méquinez. Trois villes, ce n'était pas commode. Mais Jean-Jacques suffisait à l'aventure. Dans sa lettre célèbre, il exposa ceci. Sur terre, il y a plus, il y a beaucoup plus de malheur que d'heur. Une mort générale, qui survient à l'improviste, délivre donc plus de malheureux qu'elle n'interrompt d'heureuses existences. Ainsi, finalement, la destruction d'une ville est un bien plutôt qu'elle n'est un mal.

Telles étaient les positions idéologiques de Voltaire et de Rousseau. Comme on le voit, le fait ne changea rien à leur doctrine. Et ils ne négligèrent pas le fait; mais ils l'employèrent, chacun à sa façon. Du reste, c'est ainsi qu'on toujours procéda les doctrinaires: ils ne sont pas les esclaves de la réalité, mais ils soumettent la réalité aux exigences de leur philosophie. C'est leur faiblesse, comme aussi c'est la beauté, presque poignante, de leur attitude. L'homme est peu de chose devant la réalité; mais la réalité est peu de chose devant un malin philosophe.

Si l'homme qui se crut Voltaire et si athée qu'il put être, il demeura, sans le vouloir, fidèle à cette conception qui est, je crois, la substance même du christianisme moral, la faute originelle qui fait que l'homme, en naissant, apporte avec lui une tare. Il était pessimiste à la façon chrétienne. Sans doute, il repoussait l'idée de la grâce et du salut; mais il était d'accord avec les chrétiens sur la prime condamnation de la nature humaine et de la nature en général.

L'optimisme de Rousseau était le contraire de la pensée chrétienne; et il concordait avec la philosophie du temps, philosophie dont il avait subi l'influence et dont il était, pour une bonne part, l'auteur responsable.

La doctrine qui avait indigné Voltaire dans son poème sur le *Désastre de Lisbonne*, il la reprit dans le merveilleux *Candide*. Et, mon Dieu, à cent cinquante ans de distance, il faut bien qu'on s'avoue que le désastre de Lisbonne, qui fut une horrible et pitoyable chose, eut une heureuse conséquence: si nous lui devons *Candide*, il y a, dans ce petit roman, plus d'un chapitre sur Lisbonne. Si l'on en était quelques pages, on donnerait au lecteur l'impression qu'il lit un compte rendu fort précis et minutieux du désastre de Messine, tant il y eut d'analogie dans les épisodes. Mais ce même lecteur serait surpris de voir de si douloureuses anecdotes contées de si vive et allègre manière.

L'auteur avait plus d'esprit que de sensibilité.

Le philosophe Pangloss, au milieu des décombres de la catastrophe, épilogue selon l'idée des philosophes optimistes. La grosse affaire est, pour lui, de trouver la raison suffisante de ces durs événements. Avec un peu d'ingéniosité, on la trouve, cette raison suffisante. Rousseau la trouvait, quand il prêtait, ou peu s'en faut, à la violente nature l'intention de délivrer d'une existence trop pénible plusieurs milliers de malheureux. Quand le philosophe Pangloss avait trouvé la raison suffisante, il était content, tout s'arrangeait à son gré parfaitement et il avait la tranquillisante certitude de vivre dans le meilleur des mondes possibles... C'est bien comique. Sans doute éprouvait-il le même sentiment quand il fut pendu.

Ceci encore est comique, — et est excellent.

Qu'on lise la lettre de Rousseau. La lettre de cet optimiste est la tristesse même. Pour continuer à être logiquement optimiste après le désastre de Lisbonne et à l'occasion même de cette catastrophe, il faut que Rousseau professe que ce tremblement de terre, la destruction de trois villes et la mort de quarante mille personnes sont des événements avantageux et salutaires. Pour cela, il lui faut affirmer que la vie, dont les quarante mille personnes furent privées, est une chose abominable. C'est ce qu'il fait. Il aime mieux déclarer la vie mauvaise que d'enregistrer une erreur de la nature. Aussi, cet optimisme repose-t-il sur le désespoir.

Tandis que le pessimisme de Voltaire se traduit par *Candide*, qui est une œuvre de la fantaisie la plus amusante et la plus gaie. La philosophie de *Candide* est la plus triste; mais le roman de *Candide* est la gaieté même.

Le caractère de Rousseau portait spontanément Rousseau à être pessimiste, comme le caractère de Voltaire portait Voltaire à être optimiste. Les doctrines de ces deux écrivains furent en contradiction nette avec leurs caractères. On voit ici très bien, que si les doctrines sont indépendantes des faits qui les devraient motiver, elles le sont aussi des

tempéraments qui pourraient les produire. Disons qu'elles sont adoptées, ou attrapées, comme au hasard. Elles passent: tel ou tel a pris l'une ou l'autre; c'est une petite aventure à laquelle la logique n'a pas grand chose à faire.

Cependant, si l'on y songe, il est assez naturel qu'un pessimiste soit triste: comment ne le serait-il pas? Il considère que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes; et donc, il s'attend à mille aubaines: dès que la nature est méchante, comme elle l'est volontiers, il a du chagrin, cet homme; il en a souvent!... Le pessimiste, lui, a le devoir de ne s'attendre à rien de bon: alors, le plus petit plaisir qui lui échoit l'emplir d'allégresse, de gratitude, le met en belle humeur. Aussi Rousseau fut-il mélancolique, pour avoir eu trop d'espérance, tandis que Voltaire fut gai, pour ne s'être pas forgé mille félicités!...

Martin.

Croisades de charité

La fraternelle pitié que l'univers témoigne à l'Italie malheureuse est véritablement aussi touchante que la catastrophe fut horrible. Dans tous les pays, ceux qui ont envoyé des deniers, et ceux qui ont pu consacrer leur sympathie, suivent avec une attention égale les efforts des sauveteurs et se réjouissent de leur efficacité.

Il ne suffisait pas, en effet, qu'une vaste contribution pécuniaire vint fournir les ressources nécessaires au relèvement physique, matériel et moral des survivants Calabrais ou Siciliens. Il était surtout indispensable que des mains compatissantes et expérimentées vinssent apporter ces secours sous les espèces les plus utiles et les employer le plus judicieusement possible.

Aussi, peut-on dire que ce que la générosité française aura envoyé de plus précieux en Italie, c'est ce groupe de femmes qui se sont parées de la croix rouge pour accomplir leur croisière de charité.

Les télégrammes nous apprennent presque chaque jour ce qu'elles ont fait de bien et de beau d'accord avec leurs sœurs de la Croix-Rouge italienne.

Elles sont là, vous le savez, une quinzaine de dames et de jeunes filles du monde. Les trois sociétés dont elles font partie, la Société française de Secours aux blessés militaires, l'Association des Dames françaises, et l'Union des Femmes de France, ne sont distinctes qu'autant qu'il s'agit de rivaliser en vue d'une organisation et d'une préparation de plus en plus parfaites. Elles ne sont plus qu'une, sous le fanon de la Croix-Rouge française, dès qu'il s'agit de se mettre à l'œuvre et d'aller soulager des misères humaines.

Aussi est-ce au Comité central de la Croix-Rouge, présidé par M. le marquis de Vogüé, que M. Jean Dupuy s'est adressé au nom de la presse française lorsqu'il s'est agi de remettre le produit de la souscription nationale à qui saurait en faire le meilleur emploi. Et en effet, après avoir levé un égal impôt de bonnes volontés sur chacune des trois Sociétés unies, le Comité central poursuit sa noble tâche au milieu de l'admiration et de la reconnaissance générales.

C'est que nos dames-missionnaires n'ont pas apporté à l'œuvre seulement leur ingénieuse bonté. Elles font preuve chaque jour d'une science et d'une expérience d'infirmières surprenantes. Tout le monde sait de quel dévouement elles sont capables, puisqu'elles sont toutes choisies parmi les femmes les plus distinguées par le cœur et l'intelligence. Ce que l'on connaît moins, c'est, à proprement parler, leur valeur professionnelle.

A vrai dire, pendant de longues années, depuis la fondation, en 1864, du premier groupe de la Croix-Rouge; la Société de Secours aux blessés militaires, ces infirmières étonnantes et bénévoles ne recevaient qu'une instruction théorique, grâce à des conférences, des démonstrations auxquelles elles ne prenaient part, personnellement, que trop rarement. Mais en 1899, sur l'initiative du duc d'Auerstaedt et de Mme la générale Voisin, deux praticiens éminents, le docteur Cazin et le docteur Cauter, fondèrent un premier dispensaire-école où les dames élèves furent exercées à donner pratiquement leurs soins à des malades. La Société de Secours compte aujourd'hui quarante-cinq de ces dispensaires; l'Union des Femmes de France et l'Association des Dames Françaises en possèdent un grand nombre par toute la France.

Mais ces dispensaires ne sont pas encore considérés comme suffisants. Après avoir fait adopter, en 1901, par le Congrès international de la Croix-Rouge de Saint-Petersbourg un vœu recommandant les dispensaires-écoles aux sociétés, le docteur Cazin est allé plus loin. Au Congrès de Londres, en 1907, il a, dans un nouveau vœu adopté par tous les délégués, préconisé aussi les hôpitaux-écoles.

C'est à Saint-Petersbourg que le digne chef-moine de la Société de Secours avait observé le premier et le plus remarquable exemple d'hôpital-école. Les « sœurs » et les « frères » de la Croix-Rouge russe sont organisés en communauté où ils ne s'engagent que pour la durée de leur bon vouloir après un stage et un examen. Ils assurent, dès le temps de paix et d'une manière permanente, le service de plusieurs hôpitaux.

On a pensé à imiter, chez nous, le système russe, moins la communauté. L'Association des Dames françaises possède un hôpital à Auteuil et la Société de Secours aux blessés militaires vient d'inaugurer le sien par une belle cérémonie dont le *Figaro* a rendu compte. Elle a, d'ailleurs, créé là une merveille d'hygiène.

Non contentes d'avoir formé plus de 3.000 infirmières diplômées dans ses dispensaires, la Croix-Rouge ouvre donc à ses élèves nouvelles un des plus parfaits hôpitaux qui soient et leur donne le moyen d'apprendre très sérieusement, par la pratique, sous la direction de monitrices d'abord, sous leur responsabilité ensuite, ce qui est une véritable profession, puisqu'il y faut autant d'expérience que de cœur.

Aussi ne s'étonnera-t-on pas des services qu'ont rendu partout, et depuis longtemps, les Dames de la Croix-Rouge. En 1870, elles ont soigné plus de 110.000 hommes. En Chine, en 1900 et 1901, le bateau-hôpital qui portait leur pavillon, après une campagne de plusieurs mois, a rapatrié 200 convalescents. Nous saurons bientôt, longtemps, quelle tâche elles auront accomplie à Naples, et déjà le vicomte d'Harcourt, rentré à Paris, a dit à quel point leur présence a été utile.

Il nous suffira, pour le moment, de rappeler l'héroïsme qu'elles ont dépensé quotidiennement, en détail, l'année dernière, à Casablanca. Le secrétaire général, M. de Valence, avait pu dire au Ministre de la guerre, en venant lui offrir l'envoi d'une formation: « Nos infirmières seront sous les ordres de vos médecins comme de véritables professionnelles. » Et c'est bien ainsi que les choses se passeront.

L'une de ces courageuses dames infirmières décrivait sa vie en ces termes: « Nous étions un peu émeues en débarquant le premier matin, à l'hôpital, et, sans l'avouer, nos cœurs battaient bien fort. L'accueil du directeur et du médecin-chef nous ont rassurées. Après la visite de l'hôpital, chacune a pris son service ainsi organisé: Mlle F. a la surveillance de toutes les salles, de la cuisine et de la pharmacie; Mlle D. a les fiévreux et les typhiques, secondée par Mlle H. lorsque celle-ci a fait ses pansements; moi, j'ai une salle de blessés de guerre et une salle de malades, soit, ce soir, vingt-sept malades, dont la moitié se lève. A sept heures du matin,

nous arrivons à l'hôpital: températures, toilettes, lits à faire, etc.; à huit heures et demi on nous ferme; visite du chef, puis nettoyage, pansement, déjeuner. Ce matin, je me suis donné la joie de laver des malades qui n'avaient pas touché une goutte d'eau depuis dix jours... »

Le ton de ces lettres, à la fois simple et heureux, marque bien quelle grandeur ces nobles femmes apportent aux plus petites besognes; aucune, à vrai dire, ne leur paraissant petite puisqu'il s'agit de lutter pour la vie humaine. Et je pourrais multiplier les citations vraiment émouvantes. On ne peut, par exemple, s'empêcher d'être gagné par l'angoisse de celle-là, faisant sa première veille auprès d'un petit moribond suffoquant qu'elle veut à tout prix empêcher de partir; ou par la satisfaction de celle-là qui, ayant baigné quatre typhiques, a besoin terminée, trace une lettre, « dont je n'ai pas écrit quatre mots, dit-elle, sans regarder mon matériel, explorer sa respiration ou tâter son pouls. Dieu merci, il repose! »

Enfin, on a conté la vaillance de Mlle Clavary, allant au-devant du moindre ou du plus dur travail et qu'on vit un jour porter avec un infirmier une civière chargée de linge lavé, tandis que, sur son passage, les infirmières s'exclamaient: « Voyez-vous ça, elle porte au moins cent kilos! »

Ces soins attentifs, cette application à tout accomplir par soi-même de ce qui peut importer pour la guérison des malades et sans se laisser rebuter par aucune tâche, prouve comment les élèves de la Croix-Rouge deviennent de véritables infirmières. Et c'est ce qu'éprouvait le besoin de constater le docteur Zumbieba, médecin en chef de l'hôpital de Casablanca: « Le dévouement, disait-il, c'est bien, mais il y a plus. Ces dames ont une instruction professionnelle supérieure. Qu'on les charge de relever des observations, de faire un pansement, de prendre une température, on peut être sûr que ce sera bien fait. L'expérience est concluante, vos infirmières nous rendent de très grands services. »

Le ministre de la guerre, le général Picquart, a été du même avis que les chefs du service de santé. Il a affirmé à la tribune du Sénat, en remerciant la Croix-Rouge d'avoir enrichi les services du ministère de « son personnel aussi compétent que dévoué. »

Et, en passant, nous pouvons bien nous souvenir aussi que lorsque l'hôpital militaire du Val-de-Grâce s'est trouvé privé de ses religieuses avant qu'un personnel nouveau fût organisé, c'est aux Dames de la Croix-Rouge que nos soldats ont dû de ne pas manquer brusquement de soins éclairés. Des Parisiennes ont su concilier leurs devoirs privés et ce grand devoir patriotique. Elles passent une bonne partie de leurs journées au chevet des blessés, et le service du pays coûte un peu de leur santé et qui ont la surprise de retrouver là des mères ou de grandes sœurs.

Si l'on veut remercier et féliciter vraiment ceux qui ont pensé à instruire et ceux qui instruisent les Dames de la Croix-Rouge, c'est surtout parce qu'ils ont en l'idée d'utiliser complètement des femmes d'élite. Ils ont achevé de donner à nos dames une préparation morale de premier ordre.

Sans qu'on ait fait quoi que ce soit pour leur inspirer, elles sont maternelles. Les petits soldats qu'elles soignent le leur disent avec reconnaissance. Un premier janvier, à Casablanca, les sous-officiers convalescents ont écrit au chef de l'hôpital: « Vous êtes une maman et vous remplacez notre famille. » Un blessé à qui une dame fait son premier pansement avec une adresse ferme et douce qui épargne au malheureux toute souffrance, lui dit: « Oh, madame, il me semble que vous êtes ma mère! » Un officier convalescent écrit: « Quand nous voyons nos infirmières traverser les cours de l'hôpital, il nous semble que quelque chose de la France est venu à nous. Nous sommes moins loin... »

Les gommiers sont émerveillés: « Es-tu venue volontairement ou bien es-tu payée? demande l'un d'eux à son infirmière. — Je suis venue te soigner volontairement. »

— Et pour cela tu as laissé en France ton mari et tes enfants? — Oui, et ils m'ont approuvée. — Enfin, pourquoi fais-tu cela? — Parce que tu donnes ton sang pour la France, alors, moi je viens te soigner au nom de la France. »

Alors l'arabe, oubliant qu'il est blessé, se redresse brusquement: « C'est beau, cela! » D'autres n'ont pas le temps d'exprimer leur admiration ou leur gratitude. Ce sont, du reste, ceux auxquels les dames infirmières donnent le plus de leur amour. Elle ne les laissent pas mourir seuls, elles leur épargnent ce dernier abandon, le plus horrible qui soit.

A ce propos, un grand orateur catholique qui fut d'abord un vaillant officier, disait un jour: « J'entends encore, une nuit, dans le silence du désert, la voix d'un blessé s'élevant vers le ciel, et disant: « Où est Dieu? la tente d'ambulance, et s'écriant: « Docteur, je veux savoir si j'ai une éternité! »

L'aide morale que les Dames de la Croix-Rouge savent si spontanément, si sincèrement apporter à tous ceux qui n'en peuvent plus recevoir d'autre apaise toujours ces souffrances-là.

Enfin, l'héroïsme décrivait dans une page éloquente ce côté si élevé de la tâche des infirmières: « Lorsque la blessure est mortelle! Alors la mission de l'infirmière, volontairement partie de France, prend un caractère sacré. Au chevet du mourant, elle tient la place de la mère et de la sœur. Qui donc dira les paroles attendues par le petit Français? La Dame de la Croix-Rouge, elle-même, ces paroles de consolation et d'espérance, et penchée sur cette agonie, salue l'humaine âme du soldat et l'aider à prendre son vol. »

André Dany.

L'Éducation musicale

Le maître E. Rey, qui vient de mourir, n'était pas seulement le grand musicien que l'on sait, l'auteur de *Sigurd* et de *Salammbo*. C'était aussi un causeur spirituel et un brillant écrivain. Il fut, pendant de longues années, le critique musical du *Journal des Débats*, et il avait publié une œuvre, aujourd'hui épuisée, dans laquelle il avait fait une synthèse de ce qu'il y a de bon dans tout ce qu'on admirait la verve et la justesse.

Depuis quelques années une grande réaction s'est faite en France en faveur de ce que l'on est convenu d'appeler la musique classique, et l'enthousiasme tant soit peu exclusif des fidèles abonnés du Conservatoire s'est vu distancer par la bruyante admiration des trois mille dilettanti qui se pressent chaque dimanche aux concerts populaires fondés par M. Pasdeloup. Qu'il y ait sur les gradins du cirque comme dans l'étroite enceinte de la rue Bergère beaucoup de gens convaincus, c'est ce que je ne nie pas; mais je crois cependant que le plus grand nombre admire de confiance et un peu trop sur la foi de l'étiquette. Je vais rappeler à ce sujet un fait qui se passa à l'occasion des concerts donnés par M. Seghers dans la salle Sainte-Cécile, et dont la musique classique, faisait à peu près tous les frais.

M. Berlioz prenant la mine d'un archéologue, se présente un jour devant l'orchestre d'un manuscrit à la main: « Ceci, dit-il, est une œuvre rare et dont l'auteur n'est qu'un inconnu, car je n'en ai trouvé nulle trace, même dans la *Biographie des musiciens* de M. Fétis, où le plus petit musicien a sa place. Ce compositeur oublié se nomme Pierre Duccé, et voici sa signature. Un bénédictin de mes amis — je suppose que c'est M. d'Ortigue — pencha à croire qu'il vivait au dix-septième siècle, et, en juger par le style de la composition, cela paraît vraisemblable. »

Le morceau est examiné par les musiciens de l'orchestre qui se le passent de main en main, et chacun en loue le sentiment naïf, la couleur rétrospective. On le donne à la copie. A quelques jours de là, on le répète. Après la première strophe, le chef d'orchestre et les musiciens s'arrêtent émerveillés. Tout le monde applaudit. Berlioz, qui assiste à la répétition, paraît heureux de son succès: succès d'archéologue. Seulement aux questions qu'on lui adresse sur la manière dont il a découvert ce précieux manuscrit, il se contente de répondre: « Vous le saurez plus tard, lorsque je l'écrirai. » Le morceau qui occupait la place d'honneur sur le programme du prochain concert, et dont on avait beaucoup parlé déjà, portait ce titre: *L'Adieu des Bergers*, chœur à quatre voix (dix-septième siècle), musique de Pierre Duccé. Après la première strophe, un frémissement d'admiration parcourt l'auditoire; la troisième strophe chantée, les applaudissements et les bis éclatent de tous les coins de la salle et on recommence. Alors une dame très hostile à Berlioz et placée à côté d'une personne tenant en très haute estime l'auteur de la *Damnation de Faust* et de *Roméo et Juliette*, s'adresse à sa voisine et lui dit ceci: « Ce n'est pas votre Monsieur Berlioz qui composera jamais de la musique comme celle-là! » La voisine, qui était dans le secret, se contenta de sourire sans rien répondre. Or, le secret de cette petite comédie le voici: un soir Berlioz se trouvait dans une maison où l'on jouait au whist, et comme il n'aime pas le whist il s'ennuyait profondément. Après s'être ennuyé quelques instants, il rêva; son imagination, qui l'avait promené si souvent dans le domaine de la fantaisie, le conduisit cette fois dans le pays des saints mystères, et il entendit les bergers du Cédron saluant le départ de la Sainte Famille. Berlioz se recueillit quelques instants, prit une feuille de papier, un crayon et nota le pieux cantique. La couleur rétrospective de cette inspiration lui donna l'idée de l'attribuer à quelque vieux maître, et pour que la mystification qu'il préparait déjà fût complète, il inventa le nom de Pierre Duccé dont il était sûr que les plus savants n'auraient jamais entendu parler. *L'Adieu des Bergers*, précédé d'une ouverture et suivi du *Repos de la Sainte Famille*, devint plus tard l'épisode principal de la *Fuite en Égypte*, laquelle devint à son tour la deuxième partie de cette admirable trilogie sacrée qui s'appelle *L'Enfance du Christ*.

Les musiciens de l'orchestre de M. Seghers et M. Seghers lui-même, ne gardèrent pas rancune à Berlioz de son innocent supercherie; quant aux spectateurs, il s'en trouve parmi eux qui ne veulent pas avoir été mystifiés, qui prétendent encore aujourd'hui que Pierre Duccé a véritablement existé, et que ce fou de Berlioz, dans ses moments de lucidité mélodique, n'est qu'un méchant plagiaire.

Le public amateur de musique classique est le même partout à la salle Sainte-Cécile comme au Cirque, au Cirque comme aux concerts de la rue Bergère; il ne juge souvent que sur la foi de l'étiquette, et, en partant de ce principe que les seuls chefs-d'œuvre sont ceux que le temps a consacrés, c'est toujours avec une certaine défiance, avec une réserve absolue qu'il accueille tout ce qui est signé d'un nom vivant, tout ce qui est moderne.

Si l'éducation musicale était, en général, plus soignée, ou si le public, pris en masse, avait la moindre éducation musicale, au concert comme au théâtre, on ne se rapporterait pas à l'étiquette pour juger de la valeur d'une œuvre. A l'époque où Rossini arriva en France, jeune et à peu près inconnu, avec ses trésors de mélodie, ses formes nouvelles, son orchestration luxuriante et ses formidables *crescendo*, on le siffla au théâtre et on se moqua de lui dans le monde; quelques musiciens se mirent à la tête du complot, cela est vrai; mais ceux-ci il y avait la jalousie, il y avait la crainte d'être écrasés par un nouveau venu dont ils reconnaissaient secrètement la supériorité et le génie, tandis que de la part du public, il n'y avait que l'ignorance et l'amour de la routine. Et alors parurent ces caricatures qui représentaient l'auteur du *Barbier* et de la *Gazza Ladra*, tout harnaché de cymbales, de grosses caisses, de tambours et de gros instruments de cuivre. On l'appela M. Tambourini, et un savant musicien, membre de l'Institut, plein de grâce en ses manières et de finesse en ses propos, disait de lui: « Ce monsieur Rossini aura beau faire, ce ne sera jamais qu'un petit discoureur en musique. »

Weber, sans l'habileté de M. Castil-Blaze, habileté dont a largement profité celui-ci, n'aurait peut-être été connu et apprécié que vingt ans plus tard, et, certes, ce n'était ni sa tête pointue ni ses jambes torsées qui auraient aidé à le faire passer parmi nous pour un homme de génie. On s'est beaucoup occupé des habitudes privées de Meyerbeer et du soin qu'il prenait de sa renommée. Il avait bien raison, ma foi, et jamais artiste riche ne fera un meilleur et un plus sage emploi de sa fortune. A l'aide de son talent, à l'aide de son génie seuls, il n'eût peut-être pas si glorieusement réussi. De plus vieux que moi se souviennent encore des premières soirées de *Robert le Diable*. Cela servit-il d'enseignement quelques années plus tard, lorsque parurent les *Huguenots*? Pas le moins du monde. Un maire célèbre, homme d'esprit et familier de la cour, se rendit chez le roi en sortant de la première représentation, et voici ce qu'il dit: « Ce qui vient par la flûte s'en va par le tambour, et je crains bien que ce pauvre Duponchel ne perde avec les *Huguenots* autant que son prédécesseur (le docteur Véron) a gagné avec *Robert le Diable*. » En s'exprimant ainsi, M. V... n'était que l'écho du public, de ce public de première ré-

présentation qui n'a pas changé depuis, pour lequel *Robert* était devenu un chef-d'œuvre, mais qui trouvait les *Huguenots* complètement dépourvus de mélodie. Je n'ai pas besoin de rappeler les scènes scandaleuses de la première représentation de *Tannhäuser*: les uns sifflaient, parce qu'ils ne comprenaient pas et que cela les ennuyait de ne pas comprendre; les autres sifflaient l'œuvre du compositeur en pensant au livre de l'écrivain, à ce fameux livre qu'on est cependant que la paraphrase développée de la préface d'*Alceste*, pour laquelle Gluck n'a jamais été sifflé, et qu'il a lui-même emprunté à Caccini, l'auteur des *Nuove musiche*, ouvrage joué en 1600. Après deux représentations, *Tannhäuser*, disparaissait de l'affiche. Mais il est des chutes qui font plus pour la renommée d'un compositeur et qui prouvent plus en faveur de son talent et de son génie que tels grands succès incontestés. Aussi, M. Richard Wagner est-il aujourd'hui, à Paris surtout, doublement célèbre: pour les uns, il a la notoriété du talent; pour les autres, il a la notoriété du scandale.

Je voudrais que la musique fût la langue universelle et que elle parlât à toutes les oreilles, comme la peinture parle à tous les yeux. Qu'un peuple ait sa musique nationale, sa musique de prédilection, cela doit-il l'empêcher d'apprécier ce qui se fait ailleurs que chez lui? On a parlé souvent de l'accueil ému que nous faisons aux musiciens étrangers; cela est vrai, mais à une condition: c'est qu'ils renonceraient presque entièrement, en notre faveur, à leur nationalité. Lulli, Piccini, Gluck, Spontini, Paër, Cherubini, Rossini, Meyerbeer, et bien d'autres, par les fonctions qu'ils ont remplies, par les honneurs qui leur ont été accordés, par les œuvres qu'ils ont écrites spécialement pour nos scènes lyriques, ne sont-ils pas devenus des musiciens français? Mais qu'un compositeur vienne à se révéler, en Allemagne comme Richard Wagner, comme Glinka en Russie, et que pendant vingt années l'un et l'autre soient acclamés de Berlin à Vienne, de Moscou à Saint-Petersbourg, qui s'en inquiète chez nous? Celui-ci nous est tout à fait inconnu; quant au premier, il sait ce qu'il en a coûté à son amour-propre pour avoir essayé de faire sanctionner sa renommée allemande par les braves Parisiens. Haydn, Mozart, Beethoven, Weber et Mendelssohn, n'ont été exécutés en France qu'après leur mort; pour eux, c'est de l'engouement, et je le regrette; mais, de leur vivant, c'est à peine si on les connaissait.

Ce n'est que par l'éducation musicale que nous arriverons à aimer la musique, à l'aimer et à la comprendre, car on ne peut l'aimer si on ne la comprend pas; ce n'est que par l'éducation musicale que nous arriverons à apprécier les belles œuvres, dès qu'elles se produisent et que ceux qui les produisent, ce n'est que par l'éducation musicale que nous serons capables de confondre dans une même admiration les morts illustres et les vivants qui les continuent. Alors tombera cette barrière qu'une coterie a élevée et essaye de maintenir entre les gloires du passé et les gloires de l'avenir; alors, nous oserons hardiment faire acte d'initiative; nous formulerons nos jugements en connaissance de cause, et ce ne sera plus au temps seul que nous laisserons le soin de consacrer les grandes renommées.

Nous ne sommes point un peuple de musiciens, mais nous pouvons le devenir. Si l'est vrai de dire que les aptitudes varient suivant les individus et que chaque peuple élève l'art ou l'abaisse au niveau de son intelligence, il n'est pas vrai d'affirmer que le goût de chacun est voué d'avance à telle forme de l'art, et qu'il est impossible de le modifier ou de l'élever. L'éducation musicale et les bons exemples mis à la portée de tout le monde doivent infailliblement développer les instincts, ouvrir à l'intelligence des horizons plus vastes et habituer les masses au contact des grandes œuvres de toutes les écoles et de tous les temps. Voici venue la liberté des théâtres: on dit que c'est un grand pas de fait, que c'est un acte de haute sagesse qui sera fécond en bons résultats. Mais, à côté des nouveaux théâtres qui ne peuvent tarder à s'ouvrir, je voudrais voir fonder une grande école de musique qui serait le Conservatoire du peuple et préparerait de nombreux élèves à écouter et à comprendre les œuvres lyriques, toutes indistinctement et sous quelque forme qu'elles se présentent. Alors, on n'entendrait plus tant de gens vous dire: « Je ne suis pas musicien, mais j'aime la musique quand elle est bonne, et elle est bonne quand elle me plaît et qu'elle éveille en moi des sensations agréables. » Profession de foi que l'on peut appeler la faiblesse de l'ignorance. Que de prétendus amateurs me l'ont faite après les *Trois*, qu'ils avaient entendus sans les comprendre, et qu'ils critiquaient parce qu'ils ne les avaient pas compris! Faisons un motif de l'œuvre qui se joue pour la première fois, c'est la joie du public qui sort, c'est l'espoir du public qui entre. Après la première représentation des *Trois*, personne ne chanta la plus petite phrase de l'opéra de Berlioz, et le public, trop présomptueux pour s'accuser lui-même, accusait le compositeur. Il reprochait à Berlioz de manquer de mélodie, de cette mélodie facile qui se passe d'accompagnement, qui se joue toute harmonie, cette guenille, et dont les orgues de Barbarie s'emparent. Il lui reprochait de n'avoir pas fait quelque opéra très goûté et très populaire; il lui reprochait l'originalité de ses rythmes, la coupe nue de ses morceaux, la science de son orchestration, la richesse de ses harmonies, et il appelait tout cela les extravagances d'un cerveau malade.

Quelques protestations isolées se perdaient au milieu de l'indifférence et des sarcasmes de la foule. Cela a duré ainsi vingt représentations, et bien que chaque fois les admirateurs les plus zélés du maître fissent de nouveaux prosélytes, ils n'en faisaient pas assez pour remplir la salle et satisfaire aux exigences du caissier. Je suis fâché de vous le dire, mon cher Berlioz, mais sachez bien que la chute de *Tannhäuser*, à laquelle vous avez tant soit peu contribué, a préparé la chute des *Trois*, chute moins éclatante, moins brusque, mais non moins réelle que l'autre. Mieux valait pour vous que les *Trois* entrassent à l'Opéra à la suite de *Tannhäuser* et même de *Lohengrin* que de ne pas y entrer du tout. Votre œuvre jouée au Théâtre-Lyrique, avec les coupures et les changements motivés par l'exiguïté des moyens d'exé-

cution et la petitesse du cadre, c'était déjà un déshonneur; le jour où vous avez condamné publiquement l'œuvre et les doctrines de Wagner, ce jour-là, je vous le dis en toute sincérité, vous avez fait une faute et vous n'avez guère agi dans l'intérêt de votre renommée. Certes, il n'y a pas le plus petit rapprochement à faire entre les *Trois* et *Tannhäuser*, quoiqu'il y ait plus d'un point de contact entre le talent de Wagner et le vôtre; mais, pour le public, Wagner et vous, c'est tout un, et quand on veut reprocher à un compositeur certaines hardieses harmoniques, quand on croit découvrir chez lui la moindre velléité de rompre avec la routine ou les traditions scolastiques, on lui dit indifféremment: « Vous faites du Wagner ou vous faites du Berlioz, prenez garde! »

L'éducation musicale que je voudrais voir répandre dans toute la France et à Paris surtout aurait pour principal résultat de grouper autour des œuvres sérieuses et nouvelles des juges plus impartiaux, plus compétents et plus attentifs. Je ne suis certainement pas le premier à avoir fait cette remarque, que la plupart des spectateurs qui assistent à l'exécution d'un opéra s'intéressent aux interprètes de l'œuvre plus qu'à l'œuvre elle-même; dans un divertissement chorégraphique, les ronds de jambe des danseuses ont infiniment plus d'attrait que la musique du ballet, et de même qu'un poème médiocre peut tuer une œuvre sublime, une capricieuse phénoménale fera jouer cent fois un opéra médiocre. Les spectateurs du lendemain imitent les spectateurs de la veille; aussi pourrais-je citer des opéras trois ou quatre fois centenaires dans lesquels les mêmes passages sont toujours applaudis: les points culminants de l'œuvre ont été signalés d'avance, on les attend avec anxiété; mais combien de charismatiques détails qui échappent, combien de phrases caractéristiques, d'inventions ingénieuses répandues dans les rôles et dans l'orchestre qui passent inaperçues! En Italie, on se donne rendez-vous au théâtre pour y prendre des sorbets et s'y entretenir de mille choses futiles en attendant la cavatine que Berlioz a spirituellement appelée la *cavatine d'once heures*. En France, les loges étant disposées d'une façon moins propice aux causeries intimes, on parle un peu moins, mais on écoute guère mieux. Le plus petit incident qui se passe dans la salle suffit pour détourner l'attention. Nos salles de spectacle sont trop éclairées. Heureusement, la clique est là qui rappelle les spectateurs à la situation et agit comme un stimulant sur leur attention distraite ou sur leurs sensations émoissées. Un public musicien (je ne dis pas un public de musiciens) tolérerait-il cette sottise institutionnelle qui réunit sous le lustre une poignée d'enthousiastes salariés par la vanité des chanteurs? En Allemagne et en Italie, les claqueurs n'existent pas. Quelle singulière idée ont-ils donc du public français, ceux qui se font les apologistes de la clique? Si les artistes persistent à s'illusionner, chez nous, sur ces applaudissements réglés à l'avance et dont le tarif leur est connu, ce n'est pas une raison pour que le public s'efface sa dignité et son libre arbitre à l'amour-propre des artistes. La clique supprimée, le public applaudira davantage et les chanteurs s'habitueront à n'être applaudis que lorsqu'ils auront mérité.

E. Rey.

Les Echos

DANS LE JOURNALISME

Lundi dernier a été donnée par notre collaborateur Emile Berr, à l'école des Hautes Études sociales, sur les Échos du journalisme, une conférence dont nous avons signalé le succès.

Nous en publions ici la dernière partie. Au début de sa causerie, Emile Berr, après avoir défini l'écho, a montré pour quelles raisons cette rubrique n'avait pu trouver sa place dans nos premiers journaux; et comment — à défaut d'*Echos imprimés* — les besoins de la curiosité, de l'indiscrétion publique, ont entraîné la naissance à la mode des nouvelles ou gazettes à la main, c'est-à-dire d'un journalisme manuscrit qui complétait l'autre et auquel s'ajoutaient bientôt les bavardages des « nouvelles ». Les nouvelles sont les précurseurs de l'écho; d'aujourd'hui, Emile Berr a indiqué dans sa causerie à travers quelques curieuses péripéties l'évolution de l'écho et comment Villermont, réalisant une sorte de désir intime et inconscient du « Boulevard », avait été amené — soixante ans après la mort du journalisme — à créer et à installer dans le *Figaro* cette rubrique des *Echos de Paris*, qui eut un succès énorme.

Voyons donc ce que



Ces contradictions se rencontrent quelquefois dans les petites villes.

Mlle P... portait dans sa beauté pensive les caractères de cette étrange destinée : elle avait la taille la plus délicate et la plus éthérée de sylphide qu'un poète pût rêver pour un gracieux fantôme ; elle dansait comme les libellules effleurent les eaux ; ses pieds, destinés à porter une ombre, ne paraissaient toucher la terre que pour y chercher le ressort du mouvement. Chaque fois que, dans un bal, l'orchestre donnait le signal d'une valse ou d'une danse de caractère, un cercle se formait autour de sa sphère ; les femmes y venaient pour envier ; les hommes pour s'exhaler : elle ne semblait point s'en apercevoir. La grâce était si naturelle chez elle que la nature seule était la grâce. Sa tête ovale, soutenue par un cou élastique, ne regardait que le bout de ses pieds, comme pour se rappeler qu'elle tenait encore à la terre. Ses longs cils baissés la faisaient ressembler à une statue de la Pudeur ; ses yeux à demi fermés, sa bouche à peine entrouverte, ses traits délicats, son teint pâle et transparent donnaient à son visage une expression qu'il était impossible d'oublier.

C'est sous ces traits que la première beauté parfaite m'apparut en elle et que l'amour dit : Me voilà. J'éprouvais le besoin de sortir de la salle brûlante du bal pour aller respirer l'air glacé au bord de la Saône, puis de revenir quand la musique annonçait une seconde danse, puis de ressortir, puis de rentrer encore, jusqu'à ce que les jeunes gens, qui s'apercevaient en riant de ces sorties et de ces rentrées, finissent par me dire de loin, en me rappelant dans la salle : Mlle P... va danser. Elle s'en aperçut et me jeta en passant un premier regard, un regard long, oblique, reconnaissant, qui disait : Je vous ai vu et j'emporte avec moi votre image dans les convulsions de ma valse. Toutes les fois, en effet, qu'elle repassait devant moi, ce même regard me saluait de la même fixité. Ainsi commença la connaissance.

Je sortis ivre du bal quand il fut fini. J'accompagnai Mlle P... jusqu'à sa porte, derrière le nombreux cortège de jeunes gens qui la suivaient. Je m'aperçus qu'après les avoir congédiés elle cherchait encore quelque un des yeux sous la voûte de son vestibule ; je n'osais ni avancer ni reculer ; j'étais immobile. La porte, qui donnait sur les marches d'un escalier tournant, comme c'était assez ordinaire à Mâcon, s'ouvrit. Elle fit un faux pas en me regardant et chancela sur le premier degré. Sa mère, alarmée, jeta un cri d'effroi ; je m'élançai pour la relever et je la soutins dans mes bras. Je voulais m'en aller, mais sa mère me retint. « Ah ! monsieur, me dit-elle, il ne sera pas dit que nous ne vous aurons exprimé que par un salut notre reconnaissance. Entrez, puisque le hasard vous présente à nous d'une façon si obligeante ; ma fille ne me désavouera pas et je vous retiendra pour danser avec elle, au bal prochain, la première contredanse. » Je montai derrière elle jusqu'au salon, où je pris une tasse de thé, qu'on servit pour remettre la jeune personne de son émotion.

Cette aventure avançait plus notre connaissance qu'un siècle de relations ordinaires. Je demandai la permission de venir le lendemain prendre des nouvelles de Mlle P... La mère me le permit avec grâce, la fille y consentit du regard. Je sortis enivré. Longtemps je regardai, de l'angle du quai, briller et s'éteindre à ses

fenêtres la lueur du flambeau qui éclairait ses charmes dépouillés lentement de leur parure, puis ensevelis dans les rêves dansants de la nuit. Je rentrai seul et tard à la maison ; je ne pus dormir, mon cœur débordait de joie.

Le lendemain, à l'heure où le salon de Mme P... s'ouvrait pour ses amis, je fus fidèle à ma promesse et j'allai m'informer des suites de l'accident de la veille. Je trouvai Mlle P... seule au salon ; elle avait évidemment autant de crainte de manquer ma visite que j'avais d'empressement à la faire. C'est ainsi que deux cœurs s'entendent sans se parler et que la sympathie est le meilleur des intermédiaires. Nous ne nous fîmes point d'aveux, mais l'amour en faisait pour nous. La mère arriva ; elle me reçut comme si j'avais été un ancien ami de la famille. Elle ne venait pas chez ma mère ; elle n'était pas de la même société. Elle la connaissait cependant et elle avait pour elle la respectueuse estime que le pays tout entier lui portait pour son amabilité et pour ses vertus ; mais la rigueur de mes oncles et de mes tantes ne permettait pas le mélange de l'ancien régime et du nouveau dans nos fêtes de famille. On ne se voyait que dans les salons de la préfecture et dans les salons de l'hôtel de ville, où se donnaient les grandes fêtes. Là, les deux sociétés étaient naturellement confondues.

Je devins en quelques jours le favori de la mère et l'ami de la fille, le familier de la maison.

Il est vrai que la ville entière y prêta sa faveur. On ne s'entretenait partout que de l'amitié passionnée qui s'était déclarée entre Mlle P... la reine des bals, et le charmant jeune de Milly, qui s'était épris violemment d'elle à première vue. Les hommes en souriaient, les femmes ne s'en étonnaient pas. Les grâces de l'une, mises en évidence par les figures merveilleuses de la danse, et la beauté intellectuelle de l'autre, déjà appréciée par les jeunes personnes, rendaient ce double sentiment croyable. Ma famille seule, ou ne s'en apercevait pas, ou feignait de ne pas s'en apercevoir.

Ainsi s'écoula cet heureux et mystérieux hiver, où je croyais seulement avoir un jour de plus.

Cependant le printemps était venu, et la première verdure des prairies donnait les premières nuances aux saules des buissons. Des promenades, où nous avions soin de nous rencontrer tous les jours, hors de la ville, avaient succédé aux soirées musicales de Mme de L... Une autre jeune femme de Mâcon accompagnait Mlle P... elle causait complaisamment avec elle pour me donner le temps et le prétexte de causer moi-même avec Mlle P... Nous profitâmes librement de ces heures tièdes, que l'amour nous ménageait, et pendant lesquelles nous ne rencontrions presque personne.

Cependant nous vîmes plusieurs fois un homme qui semblait aposté à l'angle d'une haie du charmant village de Saint-Clément, et qui nous salua en nous regardant avec une certaine curiosité. Cet homme, que je ne connaissais que de nom, était fort connu dans la ville ; il passait pour avoir été l'ami de la famille P... Il vivait, depuis la Révolution, retiré dans une très jolie propriété du village de Saint-Clément et était regardé comme un philosophe spéculatif, adonné à l'agriculture et à la contemplation. Je paraissais être surtout l'objet de son atten-

tion. Ces rencontres m'inquiétaient un peu ; je ne me dissimulais pas que le bruit de mes assiduités auprès de Mlle P... pouvait être arrivé jusqu'à lui et que peut-être il voulait s'assurer, en m'étudiant, si mon extérieur annonçait un jeune homme assez mûr pour faire le bonheur de cette jeune fille. Je n'avais pas avoué mes craintes à celle pour qui je les éprouvais, je ne tardai pas longtemps à être éclairé.

Quelques jours après, Mme P... me dit que M. F. C. avait l'habitude de célébrer le printemps tous les ans avec elle, sa fille et quelques personnes de leur intimité, par un goûter champêtre qu'il leur offrait dans son verger de Saint-Clément, et dont sa femme faisait les honneurs avec les fleurs de son jardin, les œufs de sa basse-cour et les crèmes renommées de ses étables ; qu'il venait de leur écrire pour les engager à cette fête du milieu du jour, pour le dimanche suivant, et que sachant, pour nous avoir rencontrés plusieurs fois ensemble, que ma société leur était agréable et familière, il me demandait la permission de m'inviter avec elles ; qu'il la priait de vouloir bien se charger de son invitation. Je fus ravi d'accepter ma part de cette fête de famille, et j'en conclus que ma figure n'avait pas déçu à ce conseiller de la maison. Je vis que cette satisfaction était partagée par Mme P... Nous nous préparâmes à cette fête des champs. Mme de L... et Mme de X... ces deux amies de Mme P..., étaient invitées aussi ; j'étais le seul homme qui y fût admis. J'en conçus un augure flatteur et favorable.

Le dimanche arriva enfin, et Mme P... sa fille, ses deux amies et moi, nous partîmes de la ville, par groupes séparés, pour ne pas attirer l'attention du peuple de Mâcon sur nous ; et nous ne nous réunîmes qu'à une demi-lieue des faubourgs, dans de profonds et étroits sentiers fleuris, qui convergent dans ces steppes vides, la maisonnette de M. F. C. Ils nous conduisirent, en peu de temps, à la porte de ce charmant séjour.

M. et Mme F. C. nous attendaient et nous reçurent comme les seuls hôtes qui y fussent admis dans l'année. Le principal accueil fut pour moi. « Jeune homme, me dit le philosophe, soyez le bienvenu dans mon ermitage et, puisque vous êtes l'ami de ces dames, regardez-vous comme vos amis, car nous n'en avons pas de plus chers à Mâcon. » Puis, prenant par le bras Mlle P... pendant que sa femme introduisait les autres dames dans sa demeure, il nous mena, la jeune personne et moi, visiter les allées, les ruisseaux, les kiosques de ses jardins, les fleurs, les fraisiers et les cerisiers qui en formaient les limites. « Quel délicieux séjour ! nous écriâmes-nous tour à tour, Mlle P... et moi, et qu'on serait heureux d'habiter cette retraite ! — Oui, répétait le vieillard, mais, pour y être parfaitement heureux, ne faudrait-il pas y être deux ? car la nature n'a accordé le bonheur à l'homme et à la femme qu'à la condition de le chercher à deux. »

Mlle P... rougit, en baissant la tête et en me regardant d'un œil furtif ; je rougis aussi ; mais le vieillard n'eut pas l'air de s'en apercevoir et continua à cueillir pour ma compagne des groseilles rouges comme elle, qu'il jetait dans son tablier. La conversation, à laquelle je mêlais quelques mots, devenait de plus en plus intime, entre elle et notre hôte. A la fin, il tourna ses pas vers un petit bâtiment couvert en chaume et où le goûter paraissait déjà servi.

Nous y entrâmes avec lui, et nous nous récriâmes sur les fruits rouges, les crèmes fraîches et épaisses, les gros fromages de Saint-Clément, les pâtisseries domestiques, pétries par sa femme, et les vins roses et blancs, produit de son vignoble. — « Asseyons-nous, mes enfants, nous dit-il, en attendant ces dames, et causons familièrement à nous trois, sans qu'elles nous entendent. Qu'est-ce qui vous charme le plus dans ma retraite champêtre, jeune homme ? me demanda-t-il d'un ton d'amitié. — C'est le bonheur de m'y trouver, lui répondis-je. — Mais, reprit-il, est-ce le beau soleil qu'on voit dans cette saison partout ? sont-ce les eaux courantes, bruyées par l'ombre des noisetiers, qui sont aussi mobiles et aussi limpides hors de cette enceinte que chez moi ? sont-ce ces fruits et ces fleurs qu'on trouve à Mâcon comme ici ? — Non, répondis-je, tout cela, en effet, est aussi beau ailleurs qu'ici. — Eh bien ! ce n'est donc pas cela qui vous rend en ce moment si heureux que vous ne paraissiez pas pouvoir l'être davantage. Qu'est-ce donc ? Et pour vous laisser le découvrir vous-même, je vous laisse y réfléchir en liberté ; vous me le direz à mon retour. Je vais, en attendant, rejoindre vos compagnes de route qui se reposent de leur fatigue. »

Et il sortit avec l'air d'un secret contentement.

Quant à moi, j'étais, je l'avoue, mille fois plus heureux que je ne l'avais dit, mais mille fois plus embarrassé ou intimidé que je ne le fus de ma vie. Mes regards, mes soupirs, mes assiduités avaient dit bien des fois à Mlle P... tout ce que j'éprouvais pour elle, mais jamais ma bouche n'en avait fait l'aveu que notre conversation avec le vieillard me forçait à lui faire à elle-même. Je renfermais mes yeux dans mes mains et je gardai le silence.

« Allons-nous-en, » me dit d'une voix tremblante la charmante enfant, et elle se leva pour s'enfuir. Ce geste rompit la chaîne qui retenait ma langue. « Oh bien non ! » m'écriai-je enfin en la retenant et en me précipitant à ses pieds, « nous ne nous en irons pas avant que mon cœur se soit expliqué. Ne me regardez pas, mais laissez-moi vous dire ce qui me rend si heureux ici, ce n'est ni la saison, ni le soleil, ni les arbres, ni les fleurs, ni les eaux, c'est d'y être avec vous et de pouvoir vous dire enfin : Je vous aime ! »

Un soupir me répondit : « Fuyons me dit-elle ; puisque je ne vous dis rien, vous avez compris ma réponse. » Nous sortîmes après ce double aveu, le visage coloré du feu de l'amour avoué, et nous rencontrâmes, à moitié chemin, le vieillard qui causait à voix basse avec Mme P... son ancienne amie. Nous nous débrouillâmes, mais il avait vu notre trouble, et il nous avait compris.

Tout fut dit entre nous depuis ce jour, et nous espérâmes que les circonstances inattendues, amenées par la nature et par la Providence, nous mèneraient à ce bonheur dont nous avions vu l'image dans la visite qui avait dénoué nos langues.

Nous fûmes presque déçus peu d'instants après. C'était le soir. Nous étions ensemble dans le salon de Mme P... assis, l'un près de l'autre, sur un sofa, pendant que la mère s'habillait dans la chambre voisine, dont la porte

fermée ouvrait au bout du sofa, sur le salon. La nécessité de parler bas, de peur que nos secrets ne fussent entendus par la mère, nous obligeait à étouffer nos voix, pour que nos confidences ne fussent pas trahies. Ce que nous disions était d'une parfaite innocence, mais c'est cette innocence presque muette de notre entretien qui faillit nous perdre. La mère, qui écoutait sans doute à la porte, crut que notre silence même était un symptôme de l'inconvenance de notre conversation. Pendant que je tournais le dos à sa chambre et que je disais tout bas à sa charmante fille ces espérances, que le vieillard m'avait encouragé à oser concevoir, elle ouvrit doucement le battant de la porte, et je sentis une main lourde tomber de tout le poids de la colère sur mes cheveux qui recouvraient mes yeux humides, tandis que son autre main écarta violemment la tête de sa fille. « Est-ce là, s'écriait-elle, d'une voix émue, est-ce là l'innocence que vous m'avez promise et à laquelle j'avais eu la faiblesse de me confier ? Sortez, monsieur, sortez ; et vous, mademoiselle, ne paraissiez jamais qu'en ma présence dans un appartement où serait ce jeune homme, indigne de ma confiance. »

Je m'étais relevé humilié et rougissant de cette colère imméritée. Je prenais mon chapeau pour m'en aller en protestant de mon respect pour la pureté de la fille et pour le foyer de la mère : la fille en pleurs protestait aussi de son côté contre le soupçon offensant de sa mère ; quand, rougissant de sa précipitation, Mme P... reconnut son erreur et nous en témoigna son regret. Tout s'apaisa. Ce fut à mon tour à pardonner. Nous jurâmes de garder le silence et de continuer à nous aimer comme une sœur et un frère. Ainsi se termina cette journée, où la colère trompée d'une mère s'indigna et se repentit au même instant. Notre amour, parfaitement pur, resta ce qu'il était et ce qu'il fut toujours : le rêve de deux cœurs qui n'avaient rien à se reprocher que leur amour.

Cependant la ville retentissait de plus en plus de notre liaison que tout le monde trouvait précocité, quoique naturelle. Le bruit en vint aux oreilles de ma famille. Ma mère m'en avait parlé. J'avais répondu par des serments de ne pouvoir jamais aimer de femme plus accomplie. Elle ne m'avait point grondé maladroitement ; elle convenait des charmes de Mlle P... ; mais elle me représentait amicalement que l'âge d'une union sérieuse n'était venu ni pour elle ni pour moi, et qu'il faudrait attendre bien des années encore pour s'assurer si l'âge de la maturité et la sagesse des familles rendraient possible l'accomplissement de nos vœux. Cette réponse avait calmé, sans l'éteindre, la force de notre mutuelle passion. Ne point combattre, mais laisser espérer et attendre, est le vrai remède aux espoirs insensés de l'extrême jeunesse. Je l'éprouvai bientôt. Une diversion naturelle m'était nécessaire. Ma famille le sentit et la favorisa comme par hasard.

La fille de Mme de Roquemont, cousine de ma mère, venait de se marier à Lyon. Le voyage de lune de miel devait emmener bientôt elle et son mari en Italie. Des raisons de commerce servaient de prétexte aux jeunes époux pour visiter, à Milan et à Livourne, deux maisons de négoce tenues dans ces deux villes par leurs parents correspondant avec les maisons de Lyon. Il fut convenu que je les accompagnerais. Ils vinrent, trois mois avant, rendre visite à ma mère

à Mâcon, pour convenir de l'époque de notre départ.

Ce fut pour moi une joie profonde, que ce départ pour l'Italie. Je laissais, pour quelques mois seulement, Mlle P... avec la certitude de la revoir toujours fidèle, et je ne doutais pas de lui rapporter moi-même un cœur à jamais dévoué. L'épreuve était légère et le bonheur certain. J'employai trois mois à apprendre l'italien avec un grand zèle dans l'Arioste, le Tasse, Alfieri et quelques ouvrages modernes. Nous partîmes à la fin du printemps.

A Naples, je trouvai une lettre d'une écriture inconnue, datée de Mâcon : je la lus avec tremblement. Voici cette lettre : elle était de ce vieillard, ami de la dame P... qui avait jusqu'alors encouragé nos amours :

« Monsieur, me disait-il, votre âge m'avait permis de croire que votre inclination pour Mlle Henriette P... dont j'étais heureux moi-même en qualité d'ami de sa famille, pourrait aboutir, après quelques années, à une union qui ferait votre bonheur à tous deux. Votre départ et votre absence prolongée, en me permettant de plus mûres réflexions, m'ont fait naître quelques scrupules. Mlle Henriette est bien jeune et vous aussi ; vous n'êtes pas libre et vous ne pouvez pas répondre des volontés de vos parents. Je dois donc vous déclarer, au nom de sa mère, qu'elle est demandée en mariage par un jeune homme d'une ville voisine, dont le caractère et la fortune lui promettent tout ce que vous ne pouvez pas de longtemps lui assurer. Soyez assez bon, monsieur, pour vous examiner vous-même, en conscience, et pour me dire si vous pouvez répondre d'avoir toujours pour cette jeune personne les mêmes sentiments qu'au moment de votre éloignement de Mâcon, et si la famille P... peut être sûre que vous lui offrirez les mêmes engagements qu'on lui offre en ce moment. Nous nous rapporterons à votre affirmation... »

« Recevez, monsieur, etc., etc. » Cette lettre, que je ne crus pas écrite sans l'aveu de Mme et de Mlle P..., me causa un grand trouble. Je réfléchis quelques jours. Je n'étais rien moins que libre, rien moins que maître de moi ; je ne pouvais qu'aimer, mais je ne pouvais, sans imprudence, répondre du consentement de ma famille à une union que je pouvais promettre seulement de désirer toujours. En conséquence, j'écrivis une lettre franche, prudente, qui remettait à Mlle P... elle-même la décision de son sort et du mien.

J'appris quelques jours après qu'elle se mariait à son nouveau prétendant. Je la regrettais, mais je finis par comprendre que ses parents avaient raison de ne pas sacrifier à ses illusions de dix-sept ans le sort de cette aimable enfant. Ainsi finit ce rêve qui ne fut qu'un délicieux mais court bonheur d'imagination.

Je n'en revis l'objet que trente ans après, non sans regret, mais sans amertume. Il y a des apparences qui ne semblent destinées qu'à donner des songes à la première jeunesse. Mlle P... était de ces chimères. Elle fut heureuse, et elle méritait mieux que moi. J'étais encore un enfant ; mais je fus sincère et loyal.

A. de Lamartine.

Imprimeur-gérant : QUINTARD

Paris, Imprimerie du Figaro, 26, rue Drouot

Une des dernières mélodies de REYER

HYLAS

Sonnet de CAMILLE DU LOCLE

CHANT

p Andantino.

Sous un hê-tre touf-fu, près d'une source clai-re, La voix un peu tremblante et des

PIANO

p legato.

pleurs dans les yeux Un-pâle a-doles-cent... ti-mide et graci-eux Et-tait as-sis aux pieds de la

p

Legato.

Semplice.

blanche Né-è-re. Que sur moi tes re-gards s'a-baissent sans co-lère Aucun

Staccato.

pp

Rit. a Tempo.

au-tre jamais ne pour-ra t'aimer mieux Ma vie est tout-à-toi Je ne demande aux Dieux Que de savoir un

Rit. a Tempo.

Paul Choudons, éditeur-proprétaire.

Più lento.

jour t'attendrir et te plai-re.

Ainsi chantait Hy-las. Les aym-phes cepen-Più lento.

p

pp legato.

dant écartaient les ra-meaux du Ci-tyse pendant Pour ouïr sa chan-son si naïve et si ten-dre

Poco più lento.

Et Né-è-re dis-traite aux pri-ères d'Hylas Le regardait à peine et songeait sans l'en-

pp

Rit. pp

tendre A Paléon qu'elle aime et qui ne l'aimé pas, Et qui ne l'aimé pas !

Suivez. p

Ayuntamiento de Madrid